

L'Abelle de la Nouvelle-Orleans

NEW ORLEANS FREE PUBLICATION CO., LIMITED.

BUREAU: 303 rue de Chartres, entre Conti et Bienville.

Entered at the Post Office at New Orleans Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES ET LOCATIONS, VENIR AU SOLDAT AU PRIX REDUITE DE 10 CENTS LA LIGNE. VOIR UNE AUTRE PAGE.

TEMPERATURE

Du 15 mai 1907.

Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 632 rue Canal, N. O., Lne.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for 7 h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.

UNE REPUBLIQUE FEDERATIVE DANS

L'Amérique Centrale

Un projet longtemps caressé par les dictateurs des républiques de l'Amérique Centrale, celui d'une fédération qui comprendrait tous les états de cette région, va peut être entrer dans la période de réalisation, et ainsi les troubles qui ont commencé par la guerre entre le Nicaragua et le Honduras et agitent encore ces pays et leurs voisins auraient un résultat politique auquel on n'accordait qu'une attention relative il y a quelque temps.

D'après les informations qui nous parviennent, Zelaya qui est présentement président du Guatemala, serait l'agent-directeur de l'exécution du projet, et c'est lui qui, en cas de réussite, deviendrait le chef de la nouvelle fédération. Il est du reste l'homme le plus qualifié pour cette fonction.

Le Nicaragua a promptement battu le Honduras dans la lutte récente et a amené aussitôt le Salvador à composition, de sorte que, bon gré mal gré, ces deux pays se conformeront au désir du vainqueur.

Le Guatemala qui était resté en dehors de la controverse, vient d'avoir maille à partir avec le Mexique, qui a montré beaucoup de magnanimité en ne l'écrasant pas, et il est aujourd'hui en proie à la révolution.

Il ne s'agirait, pour obtenir son consentement à la fédération que de renverser son président actuel, Cabrera, et de le remplacer par un homme entièrement acquiescent au projet et dont la mission serait d'amener le pays à soumettre volontairement, le général Toledo. Le consentement du Guatemala obtenu, Zelaya serait proclamé président de la fédération des quatre républiques, mais il devrait préalablement, et c'est ce qui permet de croire que le projet est des plus sérieux, s'engager avec les Etats-Unis et le Mexique à convoquer les citoyens à des élections générales dans le plus court délai possible, les présidents du Guatemala, du Honduras et du Salvador, agissant comme gouverneurs pendant l'intérim.

La fédération établie, les républiques du Costa-Rica et de Panama seraient invitées à y entrer, et on croit qu'elle ne mar-

chandraient probablement pas leur adhésion.

Le seul obstacle à la réalisation du projet est Cabrera; mais il est serré de près par les révolutionnaires supérieurement armés. Il ne se maintient plus au pouvoir que par la terreur, et dans ces conditions sa chute ne saurait tarder.

Il en est réduit à offrir des concessions au gouvernement du Mexique, qu'il a impudemment froissé il y a quelques semaines, ce qui prouve qu'il voit lui-même le danger qui le menace. Il doit savoir d'ailleurs que ses adversaires ont suffisamment pour l'abattre définitivement et le chasser du pouvoir.

Si les avis qui arrivent de l'Amérique Centrale sont fondés, et rien n'indique qu'ils ne le sont pas, c'est le plus grand événement dans l'histoire mouvementée de cette région qui se prépare. Puisse-t-il y assurer le paix, la concorde, qui lui permettraient de se développer, de profiter pleinement des bienfaits de la civilisation et de la liberté.

Un discours de M. Cambon.

Le banquet annuel de la Chambre de commerce française de Londres a eu lieu le 1er mai sous la présidence de l'ambassadeur de France, qui avait à sa droite M. Duché, président de la Chambre, et à sa gauche le duc d'Argyll, beau-frère du Roi.

Parmi les assistants on remarquait: lord Derby, le lord-maire de Londres et ses deux shérifs; M. Dupont, sénateur; Jules Hétel, Magnin, Sandoz, Lamaille, Debain, Estien, membres du comité des expositions à l'étranger; M. Gaestier, de la Chambre de commerce de Bordeaux.

M. Cambon a prononcé un important discours sur les relations commerciales de la France et de l'Angleterre et a montré que le chiffre des importations françaises en Angleterre était loin de suivre la marche descendante à laquelle on devait s'attendre.

M. Cambon s'est appliqué à rechercher les causes de la timidité des fabricants français; il en trouve deux principales: la crainte des grèves et la difficulté de se procurer des capitaux.

Sur le premier point, il estime que le mal est passager. La loi sur les syndicats, qui devait être un instrument de conciliation, est devenue un instrument d'opposition entre les mains des ouvriers, parce que l'on en est encore à faire l'apprentissage de la liberté. Le temps et l'expérience pourront rétablir l'équilibre.

Quant aux capitaux, au lieu de s'employer en France, ils servent à favoriser les emprunts des Etats étrangers ou à soutenir, par l'escompte du papier de commerce à l'étranger, des industries rivales. La France, le pays qui a le plus de capitaux disponibles, devient de plus en plus le banquier de l'Europe et l'épargne française sert non pas au développement industriel de ce pays, mais à celui de ses concurrents.

L'ambassadeur signale, dans cet ordre d'idées, l'absence de véritables banques de commerce en France, alors qu'en Allemagne les banques pour l'exportation sont les agents les plus efficaces de l'extension commerciale; il termine en invitant les représentants des Chambres de commerce françaises qui assistent au banquet à faire campagne pour la création de banques de commerce en France.

Lamartine jugé par M. Emile Ollivier.

Il y a quelques soirs, un auditoire choisi qui remplissait à débordement la salle de l'Université des "Annales," saluait d'une admiration ovation M. Emile Ollivier, qui venait pendant une heure de la berceuse de la musique harmonieuse de sa parole.

M. Emile Ollivier est un maître de l'éloquence, je ne l'apprendrai à personne. Nul plus que lui, par la cadence balancée de la période, par le rythme chantant, par l'alliance et le coloris des mots ne justifie mieux la thèse qu'il a développée: on peut faire des vers et n'être pas poète, et n'avoir jamais écrit ces vers et être un vrai poète dans le sens le plus élevé du mot.

Aussi bien le sujet était digne de lui: M. Emile Ollivier parlait de Lamartine, poète, — et rien que du poète.

Résumer une conférence est difficile; plus malaisé encore est-il de la comprimer dans un cadre étroit d'article. J'essayerai cependant une pâle analyse.

C'est d'abord le tableau, d'une couleur intense, d'Aix-les-Bains et du lac aux eaux bleues où arrivait Lamartine, tout jeune, venant de quitter Milly et les cotillons bourguignons. Le portrait physique qu'en trace le conférencier est d'un ton chaud et exquis: tout est parfait en lui, ensemble et détail: "la tête est allongée comme la tête galoise, et non ronde comme la tête romaine." Déjà, il avait la sensibilité qui ne le quitta jamais et qui fut le moteur de toutes ses pensées et de toutes ses paroles. Au reste, loin d'être le rêveur qu'on a cru, il fut au contraire un actif, tout jours.

Il sait se faire aimer partout. Et M. Emile Ollivier rappelle les trois amitiés qu'il contracta à Belley, en un collège de "prêtres bons et dévots." De ces amitiés, une devint le snivire toute sa vie: celle de M. de Virieu, dont le nom est inséparable en effet de celui de Lamartine.

Sa naissance, à cette époque, ne lui permettait que de "servir." Les événements, les opinions de sa famille ne le lui permettaient pas. D'où sa première vie oisive, inquiète, désorientée. On le guérit d'une première passion, toute de surface, en l'envoyant en Italie.

Et de ce pays du soleil et de l'amour, M. Emile Ollivier parle en artiste épris de ses beautés. Lamartine voit Rome et demeure ébahi devant ses ruines. A Naples, par contre, il devient joueur, joueur incorrigible, et qui résiste à tout. Mais c'est à Naples aussi qu'il rencontre Graziella. Et ses écoutons, charmés, cette histoire qui contraste violemment avec notre époque et qui semble une idylle d'antan. Graziella était italienne et aimait... Comment dirai-je le demande M. Emile Ollivier, je le dirai en italien... Et, plus tard, quand Lamartine est fait de la Graziella réelle la Graziella transfigurée par le poète, on l'accuse souvent d'être un "monstre" de l'avoir quittée... Et souriant: — Pas tant que ça, répondit-il. Elle n'est pas morte, elle s'est mariée et a eu beaucoup d'enfants.

N'importe, la Graziella du poète reste: elle avait seize ans; c'était bien tôt pour mourir. Et elle sera toujours morte à seize ans de par la magie de la poésie.

Lamartine rentre en France; il se retrouve oisif. Il traîne sa vie, tombe malade et veut mourir avant d'avoir vécu. Et ainsi il arrive à Aix, où la Muse lui fait rencontrer Elvire, la jeune femme dont au carnet, retrouvé récemment, porte ces mots du poète: "Ils se rencontrèrent et ils s'aimèrent."

Ils s'aimèrent. Et cette phrase diète à M. Emile Ollivier un hymne admirable où la poésie coule à pleins bords.

"L'amour est le plus sublime des sentiments, parce qu'il rend Dieu sensible en nous: il est le Dieu noble parce que, habituant à vivre dans l'être aimé et pour lui, il guérit de l'égoïsme qui est la cause de tous nos abaissements. Il est, de plus, inspirateur, parce que, éveillant en nous la crainte d'être indigne de l'être aimé, il surcroît nos facultés, nous en crée de nouvelles et nous fait trouver légères des tâches que, sans lui, nous serions incapables d'accomplir."

"L'amour est encore le sentiment le plus héroïque, car il rend prompt à la vaillance pour défendre l'être aimé contre les malheurs, pour le soulever de terre, pour répandre sur ses pieds toutes les fleurs embaumées de la vie. Il est aussi le bien suprême, celui qui remplace tous les autres et que nul ne supplée; rien ne peut nous le ravir, et même après les plus effroyables écoulements de la fortune, on ne l'atteint pas dans son sanctuaire inaccessible."

"Mais, pour que l'amour soit ennobli, pour qu'il soit noble, pour qu'il soit inspirateur, pour qu'il soit héroïque, il faut qu'il soit pur et qu'à aucun moment n'ait lui-même à rougir; il faut qu'il soit fidèle, et, pour être fidèle, il faut qu'il soit éclairé, qu'il ne se prenne pas à ces fantômes dorés d'une imagination étourdie derrière laquelle on ne trouve qu'une réalité répugnante quand on veut les serrer ses bras; il faut surtout qu'il soit éternel, que ce soit le seul moment auquel on ne conçoive pas de fin, il faut que le temps ne puisse le rider, et que, plus fort que la mort, il la vainque en lui résistant et en lui survivant."

C'est là le rêve. Et le échos du lac redissent toujours l'hymne de leur ivresse. Mais le réveil lui le rêve. Il faut se quitter. C'est l'éroulement. Et Elvire en mourra bientôt.

Ce moment-là sonne pour Lamartine l'heure décisive et créatrice de sa vie. Il avait le génie; la douleur fait jaillir les sources cachées de l'âme du poète. L'Italie lui avait donné "la familiarité grandiose"; la souffrance lui donna "la familiarité pathétique." Il se recueille et s'élève des lors aux plus hautes sommets de l'idéal, aux chants suaves comme la caresse des étoiles. Ses poésies dureront autant qu'il y aura une jeunesse et un printemps.

"Voilà la poésie: elle est dans le don de création. Elle n'embellit pas — c'est un mot que je n'aime pas — elle transforme, elle crée, elle renouvelle et va chercher dans ce qui périr ce qui est impérissable, dans ce qui finit ce qui est infini, dans ce qui est imparfait ce qui est parfait, dans ce qui est humain ce qui est divin, dans ce qui doit disparaître ce qui durera toujours. Et voilà pourquoi la poésie est grande." Et "Joelynn" couronne l'œuvre immense. Mais c'est aussi l'aurore d'une nouvelle métamorphose. Le vers devient à Lamartine un instrument trop étroit. Et il aborde la prose, où il reste poète, avec tout son génie. Bossuet, Rousseau et d'autres n'ont-ils pas été poètes aussi. La poé-

sie, don divin, ne s'acquiert pas. Elle chante les choses réelles, mais en les transfigurant, ainsi bien en prose qu'en vers.

Il faut me borner. Mais il me plait de terminer par une constatation qu'a faite M. Emile Ollivier et qui éclaire la rayonnante figure du poète. Lamartine ignore la haine, qu'il "haïssait seule".

— En fait de haine, disait-il, je veux mourir inévitable.

Et quand on lui apporta les "Châtiments", il ne les voulut pas lire.

— Je ne comprends pas qu'on ait de la haine pendant plus d'un vers.

La fin fut pourtant douloureuse et navante. Et il s'envenimait pour ainsi dire lui-même quand le soir tomba. Mais il espérait les aubes nouvelles, c'est-à-dire celles de l'au-delà. Et c'a été le dernier mot de M. Emile Ollivier, le mot d'amour, de confiance et de foi en "l'être omnipotent et bon en qui nous espérons".

Le Mot de Waterloo.

M. Henri Houssaye, tenant une promesse faite aux lecteurs de "1815", vient de réunir et de discuter dans une brochure, les témoignages relatifs au mot — ou à la phrase — que Cambronne prononça le soir du 18 juin 1815, dans le carré du 2e du 1er chasseurs de la garde, pendant la lente retraite qui ramenait pas à pas les soldats de la Haie-Sainte à Belle-Alliance. La phrase est citée pour la première fois le 24 juin 1815, six jours après Waterloo, dans le "Journal général de France"; c'est trop tôt; à ce moment aucun des survivants de la vieille garde n'était à Paris. C'est seulement à partir de 1862, après le succès des "Misérables", que parurent des témoignages de vieux soldats; cette fois, c'est un peu tard. Le premier de tous, celui d'Antoine Deleau, affirme que Cambronne dit d'abord la phrase, que le carré le répéta en chœur, et qu'après plusieurs reprises de ce scénario, Cambronne, impatienté, finit par lâcher le mot. Malheureusement, Antoine Deleau était du 2e bataillon du 2e grenadiers, occupé à Plancenoix, à 1.500 mètres à vol d'oiseau du carré de Cambronne. Les autres témoignages n'ont pas plus de valeur. — Le mot a été suggéré pour la première fois en 1834, dans le "Dictionnaire des contemporains" de Rabbe. Mais Genty le citait dès 1828, à une réunion de gens de lettres. En 1850, le lieutenant-colonel Lecomnier-Delafosse citait le témoignage d'un sergent qui se serait trouvé près de Cambronne. Le général aurait dit le mot, en ajoutant: "Je ne m'en rends pas." Mais le témoignage essentiel est celui de Cambronne lui-même. Il s'est toujours très catégoriquement défendu d'avoir prononcé la phrase; il est vrai qu'il n'a jamais positivement avoué le mot. En juillet 1815, il disait à ses compagnons de captivité: "Je n'ai pas dit ce qu'on m'attribue, j'ai répondu autre chose." En 1830, à un banquet donné à Nantes: "J'ai dit quelques mots moins brillants peut-être, mais d'une énergie plus soldatesque." Enfin Rogeron de La Vallée, dans "la Vie de Cambronne" écrite en 1853 sous la surveillance de la vicomtesse Cambronne, tient nettement pour le mot. Le mot est donc consacré par l'autorité de la famille. — Pourquoi le général ne l'a-t-il jamais avoué nettement en public? On accusait les généraux de

Ce qu'on dit des Biscuits au Soda. Ils constituent un des aliments humains les plus économiques, digestifs et nutritifs. Ils méritent pleinement la haute estime en laquelle on les tient. Naturellement l'écrivain a voulu parler du Uneda Biscuit. Le seul biscuit au soda parfait. Sortant du four, croustillant et délicieux en boîte hermétiquement protégée contre la poussière et l'humidité. NATIONAL BISCUIT COMPANY. 5c

Le désarmement du croiseur "Baltimore".

New York, 15 mai.—Le pavillon a été amené ce matin sur le croiseur "Baltimore", qui depuis quelques jours est amarré à l'arsenal de Brooklyn, et le capitaine Stone a remis son bâtiment au département de construction et réparation qui procédera immédiatement à son désarmement.

AMUSEMENTS.

WEST END.

Le concert donné hier soir par l'orchestre Tosso était composé de morceaux exceptionnellement bien choisis et leur exécution a été fréquemment applaudie. Les artistes qui exécutent le programme de vaudeville ont obtenu le même grand succès que depuis l'ouverture, dimanche dernier.

WHITE CITY.

Les artistes de la troupe d'opéra Olympia sont maintenant tout à fait à leur aise dans "The Belle of New York," et ils rendent cette amusante pièce de façon très acceptable.

Il y avait beaucoup de monde hier soir dans le casino pour les applaudir.

Les autres divertissements ont été également très fréquentés.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Entre amis de la lame: — Je veux une rencontre sérieuse, monsieur! — Moi aussi, monsieur! — Il y aura un cadavre! — J'y compte bien! — Et ça ne sera pas moi, monsieur! — Ni moi non plus, monsieur!

Rapport démenti.

Londres, 15 mai.—Le Foreign Office dément le rapport de la Nouvelle-Orléans suivant lequel le ministre anglais dans l'Amérique Centrale, M. Cardenas, aurait présenté un ultimatum au Costa Rica demandant le règlement immédiat de la dette contractée par ce pays en Grande-Bretagne.

M. Cardenas est rentré ces jours derniers au Guatemala et n'a reçu aucune mission de son gouvernement et il est impossible que de sa propre autorité il ait fait une telle démarche auprès du gouvernement du Costa Rica.

La dette étrangère du Costa Rica se monte à \$1,000,000.

Le "boas" Rusef plaide coupable.

San Francisco, Cal., 15 mai.—Abraham Rusef, l'ex-boys de San Francisco, contre lequel plusieurs accusations de corruption ont été portées, a reconnu aujourd'hui sa culpabilité.

Un entretien avec l'impératrice douairière de Russie.

Copenhague, Danemark, 15 mai.—L'impératrice douairière de Russie, qui est actuellement en séjour à Copenhague, a accordé hier une audience privée à Mme Betty Nansen, la célèbre actrice danoise.

Au cours de l'entretien l'impératrice a déclaré que l'empereur Nicolas et la famille impériale aimient profondément le peuple russe.

L'impératrice s'est plainte de ne jamais avoir été bien comprise des Russes et a exprimé le désir de passer le reste de ses jours au Danemark.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

No. 193 Commencé le 25 déc. 1906.

L'ENFANT DE LA DUCHESSE.

SAND ROMAN INEDIT

PAR PIERRE SALES

QUATRIÈME PARTIE

VI

RUFFIANS

(Suite.)

Quelques instants plus tard, ils arrivaient à la station de

Wimbledon; et, un peu après, vers dix heures et demie, ils descendaient à la station de Hampton-Court: Marion toujours follement agitée.... Francis en proie à une telle fièvre qu'il trébuchait presque en quittant le wagon, en traversant le quai.... Stéphane, effroyablement troublé, sentait seul l'extravagance, peut-être l'inutilité de leur intervention....

Car, bien qu'ils fussent trois, et qu'ils fussent deux hommes, n'allaient-ils pas être aussi impuissants que Marion?....

Comment découvrir, dans toute une région, en pleine nuit, l'hypothétique maison où l'on avait entraîné leur pauvre petite amie?

Mais toute son hésitation disparaisait, instantanément, lorsque, au sortir de la gare, ils apercevaient Mme Knerwald, descendant.... et descendant seule.... d'une victoria.

D'un même mouvement instinctif, Marion et Francis faillirent se précipiter sur elle.

Les bras de Stéphane s'étaient aussitôt tendus et les ramenaient en arrière.

Puis, se retournant, il les força à se diriger vers un coin un peu sombre de la gare — de telle sorte que Mme Knerwald passa à quelque pas d'eux, sans même se donner de leur présence.

— Tu veux donc laisser échapper cette misérable, crime? au moment même de son crime?

— On la retrouvera toujours, elle, pour la châtier, la coquine!.... Il ne faut pas perdre notre temps avec elle.... et lui apprendre déjà qu'elle est démasquée!.... Ne réussirait-elle pas, alors, à nous enlever?.... à prévenir ce bandit?....

— Mais par elle, mon ami.... nous aurions un tout de suite.... exactement....

— Laisse-la donc! commanda Stéphane d'un ton où se sentait déjà presque la victoire.... Je vais vous conduire plus sûrement, et plus rapidement surtout qu'elle n'aurait consenti à le faire!

Madame Knerwald était passée sur le quai.

Lui, se précipitant hors de la gare et courait après l'unique voiture qui s'éloignait.

— Cocher!.... Cocher!.... Cette dame s'est trompée en vous payant....

Le cocher arrêta à demi sa bête en grommelant: — Mais pas du tout, mon gentleman.... elle m'a bien justifié donné mon compte.... avec un malheur six pence d'intérêt.... Et elle m'a fait courir un train, pourtant!

— Justement, mon ami.... elle voulait vous donner un shilling, que voici....

En même temps il mettait une pièce d'or dans la main du cocher.

Francis et Marion l'avaient rejoint et, compensant la pensée de

leur ami, sautaient dans la voiture, ainsi que Stéphane.

— Et maintenant, mon brave, en route pour.... d'où vous venez? ordonna ce dernier.

Mais pardon.... messieurs et madame.... qu'est-ce que ça veut dire, cette histoire-là?

— Cela veut dire, cocher, que vous venez de voir de quelle couleur sont nos porrbaires, à nous.... et qu'il y en a dix fois autant si, dans cinq minutes, nous sommes à l'endroit où vous avez chargé cette dame!

— Cinq minutes, patron, ça serait pas à faire.... car il y a bien deux milles.... c'est tout à l'autre bout du pays.... près de la Tamise....

— Eh bien.... allez.... Si vous marchez rondement, on doublera la paye!

Puis, tandis que le cocher repartait, en fouettant joyeusement son cheval, Stéphane voulut savoir si cette dame était arrivée seule à Hampton-Court.

Le cocher l'ignorait: ce n'est pas lui qui l'avait chargée à son arrivée; il avait simplement reçu l'ordre de son maître de se trouver à la disposition d'une cliente pour la ramener au train de dix heures et demie sur Londres....

Les deux milles furent franchis en quelques instants; et au bout, tout au bout de Hampton-Court, en face de la solitude noire de Busky Park, la voiture s'arrêtait devant une maisonnette, perdue

dans la verdure, et d'aspect si doux, si tranquille, si familial, que Stéphane hésitait, alors que Francis et Marion étaient déjà prêts à s'élaner.

Stéphane exigea, d'abord, que l'on examinât les lieux, constata que, malgré le mot "Boarding house", (pension de famille) appliquée contre la grille, on n'apercevait aucune fenêtre, ni au premier, ni aux autres étages.

On ne distinguait de la lumière qu'au rez-de-chaussée et au sous-sol....

— C'est bien ici, cocher, que vous avez chargé cette dame?

— Cela, oui, patron.... sur l'honneur!

— Qui habite là?

— Mistress Jeffrys.

— Est-ce qu'elle a beaucoup de pensionnaires, cette dame?

— Pas beaucoup, je crois, en ce moment.... Et même, autant que je me rappelle.... je l'ai aperçue, aujourd'hui, à la station, qui partait.... pour Londres, il me semble.... Mais il y a toujours sa petite servante.

— C'est bien, cocher.... Vous demeurez ici, à notre disposition.

Stéphane essaya alors d'ouvrir la porte de la grille. Elle était fermée. Il sauta par dessus, ainsi que Francis; et ils firent passer Marion.

Puis ils se penchèrent vers le sous-sol, où ils virent une petite bonne en train de ranger de la vaisselle. Mais elle avait ache-

vé sa besogne, fermait la fenêtre de sa cuisine et remontait.

Ils gravirent les quelques marches qui menaient à la porte d'entrée; et, au moment où la servante devait arriver au rez-de-chaussée, Francis frappa doucement.

La servante vint à la porte, demanda à mi-voix: — C'est vous, madame?....

— Oui....

— J'avais dit à madame qu'elle était en retard.... qu'elle manquerait son train....

Et elle ouvrit, sans la moindre défiance.

Stéphane lui mettait aussitôt la main sur la bouche. Elle était, du reste, si terrorisée, qu'elle n'avait eu qu'un murmure d'épouvante.

Ils purent l'abandonner et se précipiter contre la porte de l'unique pièce où, du dehors, ils avaient aperçu de la lumière au rez-de-chaussée. Elle était fermée.

Ne frappèrent violemment.... Ne recevant pas de réponse, ils se jetèrent contre le battant, de toutes leurs forces.... La porte résista un peu; mais, pendant que Stéphane continuait de la secouer, Francis donnait un terrible coup de pied à hauteur de la serrure.... et la porte s'ouvrait enfin.

Devant ce qu'ils virent, alors, ils demeurèrent quelques secondes comme médusés.... telle-

ment la vérité les éblouissait.

Au milieu de la pièce, tout débarrassé, le visage en l'en, les yeux encore effrayants de luxure.... mais que l'épouvante volait peu à peu.... monsieur Dulaunier titubant....

Dans un coin de la pièce, une table chargée de bouteilles, de liqueurs....

Et, sur un divan.... blême, les cheveux à demi défaits.... les yeux clos.... Frette semblant dormir.... un bras sur les consoles, l'autre touchant presque terre....

Ce fut à elle que Francis courut; et comme une force invincible le poussait à mettre, tout de suite, un baïser à son front, il le sentit glacé....

S'il n'avait entendu les battements de son cœur, il l'aurait crue morte.

— Oh!.... ma mignonne! Ma chère petite enfant! balbutia-t-il en essayant de la relever....

Et il n'osait pas, la trouvant si raide....

Quant à Stéphane, il avait fait quelques pas vers M. Dulaunier, levant instinctivement la main.... Il se domina et dit simplement: — Allez-vous en bien vite d'ici, monsieur!.... Quand je songe que vous avez pu abandonner de vous unir à nous!.... Allons, partez!....

Mais le gros homme, toujours titubant, quoique demeurant en place, les contemplait avec stupéfaction.... Il ne pouvait pas croire que ce ne fût pas un canche-